

comme sur les ailes, d'Étigny, à Larchon, les guides heureux, l'âme en fête, au peu, fors de se fonder arrivant, celle qu'ils croyaient la fille de l'un des deux et à Antoniet, son frère adoptif, paraissant, car, d'aut, faisait claquer haut et clair l'élegant fouet montagnard. Et la cavalcade brillante, à la grande joie de tout Paris émerveillé, escorta le bonhous jusqu'à l'hôtel de la rue du Ranelagh, où le dîner et la soirée devaient avoir lieu.

Mais le soir, vers cinq heures, une dépêche arriva.

Elle était signée : « Flore ».

Germaine eut un éblouissement, et ne put la lire.

Abeille la lui prit des doigts.

Voilà ce qu'elle vit :

« M. le comte agonise ; veut vous voir tous. Arrivez vite !... »

— Ah ! sanglota Germaine, nous étions trop heureux !...

— Laissons les enfants à Paris, dit-lara Pascal, et partons nous autres !...

Mais ce qui était possible pour Antoniet, ne l'était pas pour Rolland.

— Non, dit-il, je ne laisserai pas maman partir seule là-bas ; et surtout aller y recevoir seule les émoions qui l'y attendent !... N'est-ce pas, mignonne, vous êtes bien de mon avis ?... demandait-il à sa femme.

Monette leva ses beaux yeux sur lui :

— Vous lisez toujours dans ma pensée, mon ami chéri, lui dit-elle.

Ainsi il fut convenu que Germaine, Monette et Lise qui désormais ne devait plus quitter la comtesse, partiraient pour la Gascogne, une heure après, par le train du soir, tandis qu'Antoniet resterait avec la famille de Giesdres à Paris.

Du reste, l'abbé tout en aimant bon coup Abeille et Marguerite n'avait jamais eu pour elles l'affection paternelle qu'il avait éprouvée pour la fille de Lucien, dès que celle-ci était née. L'installation de Lise était faite à l'hôtel du Ranelagh, depuis le matin, tandis que ses malles et ses affaires y avaient été apportées la veille au soir, avec celles de Monette. S'habiller, échanger les vêtements du mariage pour des habits de route, fut pour tout le monde l'affaire de quelques instants.

Pascal se chargea de faire les honneurs du repas de nocce aux quelques invités des deux familles qui étaient là, et qui, tous, même les guides, comprirent, après très peu d'explications, le départ subit de Lise de Villambard et des siens.

X

LA MORT D'UN JUSTE

Tout dans l'après-midi du lendemain, seulement, la comtesse, Rolland, Lise, et Monette arrivèrent à Mussidan. Flore les attendait sur la route, et ne les laissa même pas entrer au château.

— Ah ! le pauvre cher homme ! s'écria-t-elle en pleurant, il vous attend pour mourir, c'est sûr !...

— Moi, Dieu, soupira Germaine toute saisie, qu'est-ce qu'il y a donc là ?...

La vieille pinça ses lèvres, et les yeux subitement pleins de haine :

— C'est monsieur Grégoire ! dit-elle. En voilà un qui en aura fait du mal dans sa vie !... Ah ! le gueux !... pourquoi n'est-il pas resté en Amérique !...

Impossible de lui en faire dire davantage.

Rolland et Germaine insistèrent en vain.

— Non, non, disait-elle, je ne dois rien raconter !... Du reste vous allez tout savoir.

Voilà, en effet, ce qui s'était passé.

Lorsque Germaine, avant de chasser Grégoire de chez elle, lui avait avoué que Monette était sa fille, mais que cette dernière garderait quand même l'état civil que le hasard lui avait donné, le misérable ne l'avait pas eue capable de renoncer ainsi à la passion de toute sa vie, c'est-à-dire à son orgueil de maternité.